

UN CONTE DE GIULIO E. PISANI

R.I.P. (1) - ou le mystérieux voyage d'Abel Laird

Il s'agit de l'histoire extraordinaire de mon ancien voisin Abel Laird. Le brouillon en était gribouillé sur une douzaine de feuillets que son fils me confia peu après l'enterrement de son père. Il prétend les avoir trouvés glissés dans l'une des poignées du cercueil.

Voilà: "Je m'appelle Abel Laird et habite seul une petite maison au 317 avenue Gaston Diderich, coïncée entre le numéro 319 et le dixneuf mètres face du 315. La bâtisse date de la seconde guerre mondiale et je l'ai acquise il y a 13 ans pour une bouchée de pain aux héritiers du premier propriétaire.

Celui-ci, un certain Jang Mazurski, était parvenu à construire la maison sur un terrain non loti, sans autorisation municipale, ni relevé cadastral, ni numéro affiché, ni existence fiscale. Un esprit sagace eût certes pu retrouver les huit mètres sur rue de Mazurski dans les vingt-sept mètres face cadastraux du 315, dont seul dix-neuf mètres furent construits bien plus tard, mais ça, c'est une autre histoire.

Lorsque Jang Mazurski mourut, la non-existence légale de la maison mit les héritiers dans l'impossibilité de vendre au grand jour. Ils en demandaient huit millions, mais se contentèrent des trois millions que je leur proposai.

J'étais satisfait de mon acquisition. Ma maison, le 317 n'existant pas officiellement, je ne payais pas d'impôt foncier. La bâtisse était belle et bonne. Elle avait des murs secs, un toit couvert à neuf, une façade impeccable et une fosse septique en parfait état.

Mais voilà, les commodités de naguère devenant insupportables - surtout en été - à nos nez affinés de

cette fin de millénaire, je décidai de réclamer moi aussi le tout-à-l'égout dont bénéficiaient désormais tous mes voisins.

Mes démarches répétées dans ce sens auprès des services de la voirie ne furent hélas suivies d'aucun effet. Une lettre très formelle n'obtint pas davantage de résultat. Je m'adressai alors directement au maire qui ne daigna pas me répondre. Je contactai également le Ministre des Travaux Publics. Rien! Suivirent les Ponts et Chaussées, l'Intérieur, les Transports et j'en passe. Rien! Eh bien, me dis-je, en désespoir de cause, j'effectuerai mon raccordement à l'égout moi-même.

Tôt dit, tôt fait! Je pris dix jours de congé, allai emprunter chez Bâtisoimême un marteau piqueur et une scie à pierre électrique afin de compléter mon outillage, m'improvisai démolisseur-terrassier et m'attaquai sans tarder au mur extérieur de ma cave, côte rue, bien entendu.

Je mis une semaine à percer les 15 mètres me séparant du milieu de la rue, environ 3 mètres sous la chaussée, où je pensais trouver le collecteur principal. Tout comme dans la Grande Evasion, la difficulté majeure était d'évacuer la terre et les gravats.

Je résolus le problème en récupérant au grenier un vieux chariot à poupées que j'accrochai à un système de cordes et de poulies

traversant toute la cave jusqu'au jardin, où je déchargeais les déblais.

Je vous passe les détails de cette sape. Au bout de quinze mètres, la dernière pierre enfin dégagée, qui séparait le fond du tunnel des égouts supposés, mes tympanes furent agressés par un assourdissant fracas de cataracte. Logiquement, je le pris pour le grondement des eaux d'évacuation. Cependant ...

Une brève réflexion m'en fit douter. Il n'avait en effet pas plu depuis deux semaines, et, de toute manière j'imaginais mal les eaux de Belair former un torrent mugissant de la sorte. Comment expliquer ce phénomène?

J'achevai de quelques coups de pioche l'élargissement de l'ouverture. Le vacarme s'accrut aussitôt en proportion, devenant quasi-insoutenable. Bien décidé à en avoir le coeur net, je me faufilai à travers le passage, glissai de l'autre côté sur la glaise visqueuse et tombai sans douceur. Mais ce n'était pas fini, car les terres argileuses humides en forte pente m'aspirèrent aussitôt en une courte glissade, qui s'acheva sans trop de mal pour mon postérieur, quelques mètres plus bas, sur une sorte de dallage parsemé de flaques d'eau et ... de cambouis.

Quel ne fut pas mon étonnement de me retrouver, là où je m'attendais à une galerie plutôt étroite et obscure, de me retrouver donc, étalé sur le sol d'une véritable halle. Celle-ci évoquait bien davantage une gare, qu'un simple égout de quartier. La voûte me surplombait d'au moins six mètres et était éclairée par des batteries de tubes fluorescents dont la lumière me montra également un véritable quai - c'est là, où j'avais atterri. Un gros chalutier, dont les moteurs tournaient à plein régime, y était amarré. C'était bien le bruit des engins, ajouté au grondement des

eaux et amplifié par la résonance de l'immense caveau, qui m'avait fait songer à une cascade.

Un homme apparut alors sur le pont du bateau: un grand escogriffe paré d'une barbe de loup de mer flamboyante, d'une casquette de marinier et d'une vareuse à boutons dorés. Imaginez ma surprise!

Mais je fus vite rassuré, car le géant semblait animé des meilleures intentions. Me voyant en effet en triste posture, il franchit en deux bonds la planche qui reliait le bateau au môle, s'approcha de moi en souriant, me tendit la main et s'empara énergiquement de la mienne, m'aidant du même coup à me relever.

Vous ne vous êtes pas fait trop mal, j'espère.

Non, pas vraiment, répliquai-je, trop ébahi pour savoir quoi dire d'autre.

Mais vous êtes tout crotté. Venez! J'ai de quoi vous débarbouiller sur mon bateau.

Puis, réalisant enfin à quel point je pouvais être étonné de son existence, du moins en ces lieux, il éclata de rire.

Oh, pardon! J'ai oublié de me présenter: Charon, capitaine de corvette Charon Le Nocher (2).

Je suis le commandant de ce bâtiment dont les turbo-diesels font ce boucan. C'est le fuel qui ne vaut rien. Depuis la dernière hausse du brut, l'HADES risque le dépôt de bilan, et nous alimentons les machines avec de la graisse de ... Pam-Ta-ta-ta! - Le reste de sa phrase se perdit dans une violente pétarade.

Excusez-moi, capitaine, ça ne me regarde pas vraiment, mais pourquoi faites vous tourner les moteurs aussi fort, demandai-je, après avoir pris pied sur le pont.

C'est à cause du courant, Monsieur Laird. Il est tellement violent, que les amarres casseraient si je ne faisais pas donner avant toute vers l'amont.

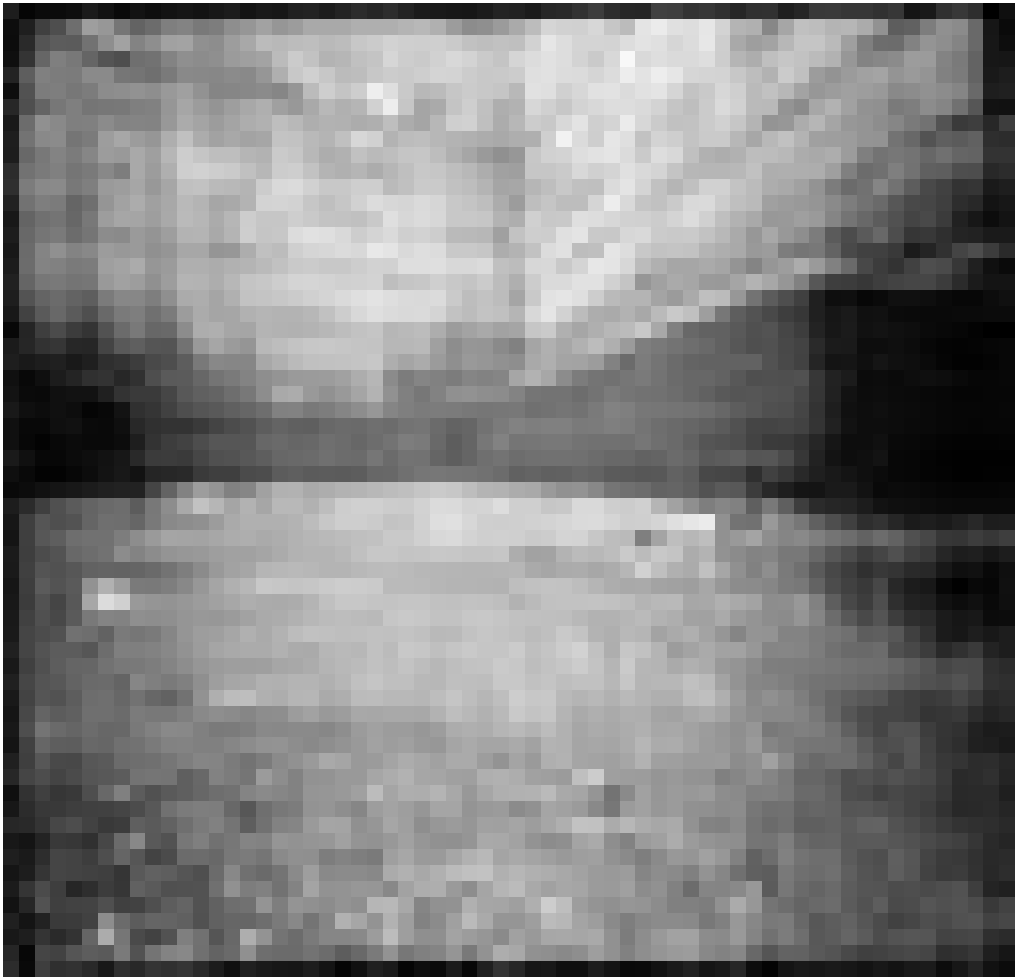
Voilà qui me parut plus qu'invraisemblable. Mais au point où j'en étais, où trouver la logique? Aussi, voulant à tout prix éviter d'irriter le brave homme, qui semblait sûr de son fait, je refoulai jusqu'à nouvel ordre mes nombreuses questions.

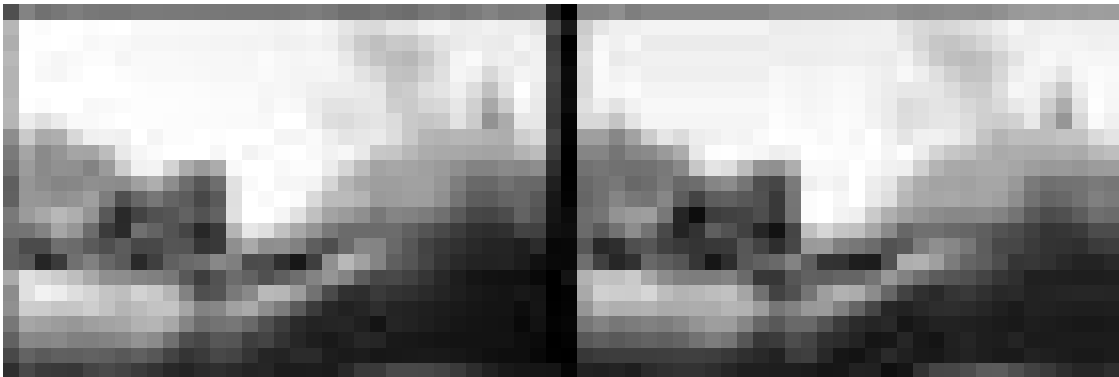
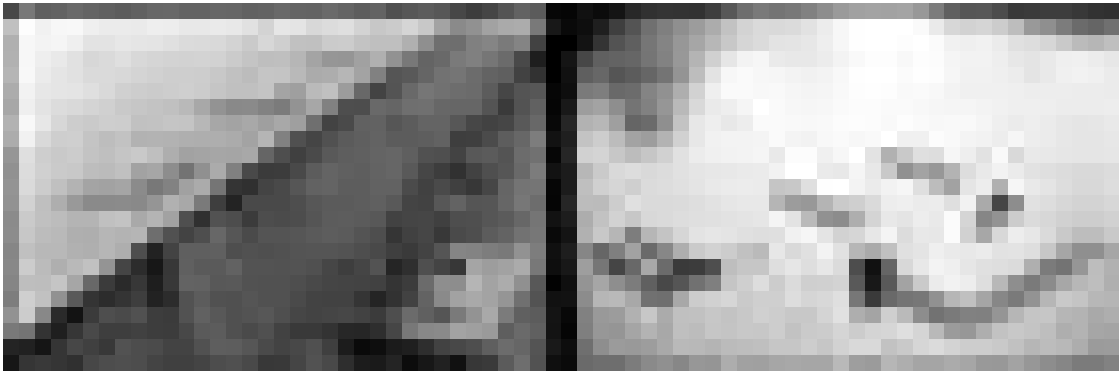
Tout finirait certainement par s'expliquer, notamment la présence de ce capitaine Le Nocher et de son bruyant navire dans les eaux territoriales de Luxembourg-Belair.

Un nouvel incident me confirma hélas très tôt que le capitaine n'exagérait en rien la violence du courant. Je n'avais en effet pas encore fini de boire la tasse de moka qu'il m'avait offert, qu'un raté du moteur, suivi d'une explosion, PAN! aussitôt noyée dans un gargouillis de mauvais augure, eut quatre effets.

Le premier fut une impression de quasi-silence divin, que, par contra-

Photos: Christian Mosar





ste, même le grondement des flots troublait à peine.

Le second effet se matérialisa en un violent tangage doublé d'un mouvement du pont vers l'avant, qui me jeta derechef au sol, mais cette fois sur la figure.

Le troisième effet fut une double détonation, Pan-Pan! La fureur du courant venait de rompre les câbles d'amarrage.

Le quatrième résulta de ce qui précède: en moins de trois secondes, le temps que le capitaine rejoigne la barre au pas de course et s'en empare, le chalutier fut comme pris de folie furieuse. Celui qui n'a pas fait du rafting (ce qui est mon cas) peut toujours s'imaginer deux fourmis sur un brin de paille dans un torrent.

- Prends la barre, Abel! me cria le capitaine. On fait eau! Je cours aux pompes.

Je n'eus guère le temps de me demander comment il connaissait mon prénom ... ni mon nom d'ailleurs, dont il m'avait salué auparavant, sans que je ne me fus présenté. J'obtempérai. Trop tard. Un choc d'une violence inouïe me précipita au sol pour la troisième fois, sur les planches du pont, mais ce coup ci, sonné pour le compte.

Je prenais une douche, lorsque quelqu'un ouvrit la cabine et se mit à me gifler à tour de bras.

Oh oh oh! Assez! Qu'est-ce qui vous prend? criaï-je en me réveillant.

Les gifles cessèrent aussitôt de pleuvoir: la douche également.

A la bonne heure, Abel, tu nous reviens. On a eu chaud.

Ce n'est pas une raison pour faire de mes joues des tam-tams africains, répliquai-je vertement, la moutarde me montant tout doucement au nez. - Et vous, espèce de marin d'eau puante, vous vous prenez pour qui. Et ... ce tutoiement! On n'a pas tété au même sein que je sache. Et ensuite ce "on", pourquoi ne dites vous pas "moi" en parlant de vous même. Vous vous prenez

pour un roi, ou quoi? La deuxième personne c'est sans doute le Bon Dieu?

Aïe! Tais-toi!

Qu'y a-t-il? demandai-je encore, me méprenant sur sa réaction. - En fait, je serais tout aussi curieux de savoir, sous quel drapeau vous naviguez, Monsieur Le Nocher.

Charon pour les copains, j'insiste. Mon drapeau est parfaitement en règle avec les lois de la marine marchande et les règlements du ministère des transports. Mais pourquoi cette animosité? N'avons nous pas fait les quatre cent coups ensemble? Avons-nous ou non survécu unis et solidaires à une terrible tempête? traversé l'Achéron de conserve?

L'aché-quoi?

Aucune importance! Ce qui compte, mon ami, c'est que tu sois arrivé à bon port.

Et ... c'est où, c'est quoi, ce bon port? La station d'épuration? à des kilomètres de chez moi! Comment est-ce que je fais pour rentrer? Vous voyez un taxi me prendre tout crotté de boue, parfumé au "Rêve de chiottes" de Christa D'or et sans un sou?

En outre, je trouve avoir perdu suffisamment de temps avec vos blagues spéléonautiques sur cette coquille de noix à la noix. C'est que le tout n'est pas de l'avoir creusé, mon tunnel encore faut-il l'étayer.

Dès les premières pluies sérieuses je risque l'éboulement. Et il ne me reste que trois jours de congé pour mettre l'isolation, monter la maçonnerie et placer les tuyauteries.

Mais ne t'en fais pas, Abel! Tout les travaux sont achevés: écoulements, drainage, bitumage, maçonnerie, regard, tout quoi ...

Qui a fait ça?

Je n'en sais rien, moi. Enfin, pas vraiment. Je ne connais pas ceux qui sont chargés de ce type de travaux. C'est le même groupe, mais moi, je ne remplis que les fonctions de passeur et de comptable. Tout ce que je sais, c'est que tant qu'à rénover ton système d'évacuation des eaux pollués, on a profité de ton absence pour refaire une beauté à ta maison.

Quoi ? &*!\$+!\$?

C'est chouette, non?

Ma maison!? Tu es fou, ou quoi? Qui t'a autorisé ...

Je n'y suis ...

... pour rien, je m'en doute. Alors! Qui VOUS à autorisé? Ce fameux "vous", "nous", toi et le Bon Die ...

Nooon!

Alors réponds!

Le bon sens, mon ami ... Cela s'imposait. Notre équipe se trouvait déjà sur place, et ta bicoque

tombait en ruine. Comme personne ne la connaissait, il fallait bien qu'on s'en occupe.

Ma maison? En ruine? Nous parlons bien de mon domicile, 317, avenue Gaston Diderich?

Sûr. Tiens, voilà la facture. A peine cinq millions, t.v.a. incluse. Et on ne t'a compté ni le prix du passage, ni l'impôt foncier que ton voisin du 315 a payé à ta place pendant treize ans.

L'imbécile a bien réglé durant vingt-cinq ans celui de Jang Mazurski.

Exact, et c'est pour cela que Mazurski se trouve également parmi nous. Mais là n'est pas le problème.

D'accord, d'accord! J'ai compris. Il vous faut cinq millions!? Ne pourrait-on pas transiger, disons à ...

Tu les as, non?

La question n'est pas là. Le fait est que moi, je n'ai commandé aucune remise en état de ma demeure.

Je le sais bien. C'est Mazurski qui a signé la commande.

De quoi il se mêle, celui-là? Ce n'est plus sa maison, mais la mienne.

Bien-entendu, Abel. Nous le savons tous. Mais comprends-le! Tu étais dans les pommes, et salement amoché, tu peux me le croire.

Pour un peu tu nous quittais pour le Parad ... Aïe! Ma langue a failli fourcher.

Je disais donc, que tu gisais là, inanimé. Et la maison de Jang Mazurski pardon, la tienne mais aussi celle qu'il a construit de ses mains avec tant de peine, s'en allait à vau-l'eau. Il devait prendre une décision ... D'autre part, il savait que tu avais floué ses gosses ...

De si peu.

De cinq millions. Crache dessus! Mais, c'est pure rhétorique. Cette somme ne te servira plus à rien de toute manière. Alors!?

C'est un peu gros tout de même!

Tu t'y feras. Crois-moi! C'est à présent une très jolie construction. Tu veux donner un coup d'oeil aux photos?

Parce que vos gens ont également pris des photos?

C'est la moindre des choses. Le dossier est sérieux. Notre meilleure référence, c'est le client satisfait.

Voilà!

Il me tendit une série de tirages sur papier brillant.

Eh bien, Je devais le reconnaître. C'était de la belle ouvrage. J'appréciai surtout la façade et l'entrée, où l'enduit rustique avait été remplacé par un granit anthracite poli du plus bel effet.

Quelque chose me troublait pourtant. Qu'était-ce donc? Tout semblait tellement impeccable ... Peut-être un peu rapetissé. Difficile à juger sur des clichés. Le nom sur la façade était bien le mien: Abel Laird, surmonté d'ailleurs une nouvelle mode sans doute, de ma photo en médaillon sous verre ovale dans un cadre doré. Il y avait aussi deux dates: peut-être la date de construction et celle de remise en état? Mais les chiffres étaient trop petits pour que je puisse les lire.

Ce n'est qu'au bout d'un moment, que je compris ce qui clochait, une vétille ... On avait remplacé sur le fronton les chiffres 3 1 7 par les lettres R I P (*). Qui sait pourquoi?"

Ah, oui, il y a encore un post scriptum:

"Promeneurs, qui voudriez connaître ma demeure, ne rebroussez pas chemin après le dernier numéro impair officiel de l'avenue Gaston Diderich, le 299.

Allez quelques portes plus loin, sans vous soucier qu'elles donnent ou non accès à des habitations. Méfiez-vous cependant du 301, qui a été oublié, et surtout du redoutable 303, invisible lui aussi, mais situé en plein milieu de l'avenue des Aubépines, au coin du cimetière de Merl, où des chauffeurs pressés travaillent bénévolement pour Charon, le nocher!"

Giulio E. Pisani

Je rappelle pour ceux qui l'auraient oublié, que ...
(1) RIP est l'abréviation de RE-QUIESCAT IN PACE (il repose en paix) et que
(2) Charon est dans la mythologie grecque le nocher, qui fait passer aux âmes les fleuves des enfers.

